

sur les côtes du nord. Telle est la richesse d'une île que l'on a regardée jusqu'à présent comme inhabitable pour les hommes.

[*Le Canadien, Août 1818.*

STATISTIQUE.

Monsieur Bibaud.—Le dénombrement de la province que l'on fait enfin cette année, pourra peut-être fournir plus d'une occasion de faire ressortir la justesse d'une de vos observations qui servent d'introduction aux petits extraits que vous nous avez donnés, dans votre dernier numéro, sous le titre de MES TABLETTES DE 1813, si, comme j'ai la présomption de le faire aujourd'hui, chacun vous envoyait pour insertion, les petits renseignemens statistiques qu'il peut avoir recueillis ou rassemblés, à différents tems, sur divers points du Bas-Canada. Vous dites, “Pour celui du Haut-Canada,” &c. “Il doit en être,” &c. Persuadé comme vous que le tableau passé ne devient intéressant que par sa comparaison avec le tableau présent, j'ose croire que c'est le tems le plus favorable à l'honneur de mes observations, que celui où vont paraître celles du jour. Je me hâte donc de vous transmettre mes deux lettres sur la statistique de Boucherville, telle que prise en 1811.

MR. WM. BERCY, si bien connu au pays par son infortune, ses connaissances variées et solides, ses productions mêmes dans un des arts libéraux, devenu dans ses malheurs, d'un objet d'amusement de sa jeunesse, un puissant et honorable moyen de subsistance dans un âge avancé, était au moment de donner au public une *Histoire générale du Canada*, particulièrement précieuse sous le rapport de la statistique: il était aux Etats-Unis, occupé à prendre des arrangements pour la publier, au commencement de la dernière guerre, lorsque la mort l'enleva aux arts et lettres. L'ouvrage était de 2 vols. 4-to. Sa famille l'a sans doute retiré des mains des imprimeurs. Il est à espérer qu'il paraîtra plus tard. Le malheur d'un côté, (maître à l'école duquel il avait su profiter, contre l'ordinaire de tant d'autres,) ses liaisons ensuite avec les personnes instruites du pays, fils naturels du sol, lui avaient fait dépouiller les préjugés qu'on lui avaient inspirés d'abord contre ces derniers. Il est donc à déplorer que son ouvrage n'ait pas vu le jour encore.

Il m'adressa dans le tems, en 1811, vingt questions. Voici mes réponses qui vous feront deviner ces questions, m'étant renfermé dans les limites qu'elles me prescrivaient. Il m'en remercia alors; ne soyez pas plus difficile, et priez vos lecteurs de les lire avec indulgence.